

LA MUSIQUE

FRANCIS PLANTÉ

Par RENÉ BOISLAIGUE

Dans le numéro du 28 avril 1934 de la *Revue Scientifique*, M. Paul Jouvin a consacré un article à la commémoration du Centenaire du grand physicien Gaston Planté, né à Orthez, le 22 avril 1834.

Gaston Planté, que M. Paul Jouvin nomme « une des plus belles gloires de la Science », était le frère aîné du grand pianiste Francis Planté, Doyen des Artistes Français.

La *Revue Rose* vient de justement honorer l'homme de Science. La *Revue Bleue* ne peut mieux s'associer à cet hommage qu'en honorant l'autre Planté, l'artiste prestigieux qui vient d'achever dans sa retraite de Saint-Avit, près Mont-de-Marsan, une belle vie consacrée uniquement au double culte du Beau et du Bien.

« J'avais reçu, avant de naître, le coup de quelque fée », dit Ernest Renan dans ses *Souvenirs d'Enfance*. Qui sait combien de fées, dispensatrices des dons les plus riches, se penchèrent sur le berceau de Francis Planté quand il naquit dans la vieille maison familiale d'Orthez, au début de mars 1839...

Elles étaient descendues, sans aucun doute, ces fées-là, de la colline toute proche de Moncade, où elles habitaient le vieux donjon de Gaston Phébus, ce gentil prince qui aima autant les arts que la guerre. Dans ce château dont les ruines sont peuplées d'ombres charmantes, Jehan Froissart récitait ses chroniques devant gentes et nobles dames et vaillants et galants chevaliers qui, tout en l'écoutant, échangeaient de doux propos d'amour... Les fées bienfaisantes qui furent les premières berceuses du grand pianiste étaient certainement, comme ces belles de jadis, toute grâce et tout amour. Leurs murmures, qui étaient déjà de l'harmonie, prédestinaient leur favori au culte des muses.

Quel beau destin aura été le sien ! En 1850, il obtenait le premier prix de piano au Conservatoire. Il avait onze ans. Voilà quatre-vingt-quatre ans, et jamais, depuis lors, le premier prix n'a été obtenu par plus jeune virtuose. En notre temps de records, en voilà un à prendre ! En attendant, il appartient toujours au nonagénaire Francis Planté.

La carrière artistique de Francis Planté ! Quelle large fresque se déroulant avec une radieuse ampleur ! L'amitié des plus grands lui fait cortège. Liszt, Rossini, Rubinstein, Saint-Saëns ont pour lui une affection sincère dont les témoignages subsistent. Francis Planté, interprète incomparable de Beethoven et de Chopin, connaît triomphes sur triomphes. A plusieurs reprises, il parcourt l'Europe. Entre deux tournées artistiques, sa joie est d'embellir un peu plus son beau domaine de Saint-Avit, aux portes de Mont-de-Marsan. Il réalise là, au milieu de la forêt landaise, un peu aride, un véritable cottage anglais. Il le peuple de nombreux gibier. Car, chez Francis Planté, le chasseur le dispute à l'artiste. A 90 ans, il a pris encore son permis. Il est, d'ailleurs, je crois, le doyen des chasseurs français.

Quand la guerre éclata, en 1914, il était retiré, depuis longtemps, de toute vie artistique publique. Il ne jouait plus que pour ses intimes et pour ses admirateurs qui se succédaient dans son ermitage landais, pour l'entendre et recevoir ses conseils, car il a toujours été un incomparable professeur. Mais les hostilités le font sortir de sa retraite. Il accepte de prêter son nom à toutes les œuvres de guerre landaises et béarnaises. Bien plus, il parcourt tout le Midi ; il vient à Paris aussi et il donne des auditions pour les blessés, pour les tuberculeux, pour toutes les souffrances et toutes les misères qui réclament son concours.

Plus d'un million a été glané, ainsi, pendant quatre ans, par les doigts prestigieux courant sur les touches d'ivoire. L'artiste est devenu à la fin le prêtre du double culte qui, à la vérité, n'en fait qu'un seul. Il a servi à la fois la beauté et la bonté, mettant ainsi une double auréole à son front. Il était alors, déjà, presque octogénaire, et le spectacle était vraiment noble et grand de ce vieillard tout rayonnant des dons les plus riches et qui, par son étourdissante virtuosité, transformait son Pleyel en un magique or-

chestre. Quelle richesse d'interprétation, notamment dans la musique descriptive de Liszt : les *jeux d'eau de la Villa d'Este* ; *François de Paule marchant sur les flots* ; *La Prédication de François d'Assise aux petits oiseaux* ; d'autres encore. Et, comme finale, en apothéose, cette 8^e *Polonaise* de Chopin, ce formidable chant de victoire, de gloire et d'espérance. Quels concerts ! On sortait de là enthousiasmé, mais aussi apaisé, rasséréiné, plus confiant dans le succès final.

Un jour, son compatriote béarnais, Léon Bérard, a dit de Francis Planté qu'il était un « vivant miracle ». C'est exact. Et on ne pouvait que répéter au maître vénéré et plus admiré que jamais, ce souhait du poète :

« Puissions-nous voir longtemps, en dépit des années,
« Parmi les lauriers verts dont la tête est ornée,
« Briller tes jeunes cheveux blancs !... »

RENÉ BOISLAIGUE

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

GÉNÉRAL MORDACQ. — *Pourquoi Arras ne fut pas pris* (1914).
Préface du Maréchal Pétain (1 vol. Plon).

Cette lutte devant Arras, après la bataille de la Marne et au moment de la « course à la mer », constitue l'un des épisodes les plus dramatiques de la guerre. Il s'agit moins de préserver une ville de l'occupation ennemie que de barrer à l'envahisseur les routes qui mènent à Calais et à Boulogne. L'assaut allemand, commencé le 1^{er} octobre, dure presque tout le mois. Le général Mordacq, alors colonel du 159^e régiment d'infanterie alpine, l'a suivi jusqu'au bout. Ce que, dans des pages pleines de couleur et de vie, il met d'abord en valeur, c'est, en face de la brutalité puissante de l'assaillant, la résolution froide des soldats et des chefs français et cette sorte d'intuition d'une nécessité qui les fait tenir là où tout serait perdu si l'on ne tenait pas. Au-dessus de tous s'élève la figure du général Barbot, commandant de la 77^e division, formée d'alpins et de quatre bataillons de chasseurs. L'auteur n'a pas besoin d'imaginer de louanges verbales pour ce chef magnifique ; il le montre seulement à l'œuvre, et cela suffit. Merveilleux homme de guerre assurément ; mais surtout quelle âme !

P. F.

HENRY D'ESTRE. — *Bourmont : 1773-1846* (1 vol. Plon).

Un nouvel ouvrage sur Bourmont n'était peut-être pas nécessaire. La vie du maréchal est connue et son rôle dans la chouannerie, en 1815, dans la préparation et l'exécution de la conquête d'Alger, précisé suffisamment. M. d'Estre, qui a consulté archives, journaux, travaux d'histoire et même romans du temps, n'a rien révélé de nouveau. Tout au plus a-t-il cherché à laver Bourmont du reproche d'avoir, avant Waterloo, trahi Napoléon qui lui avait confié une division dans l'armée des Cent Jours. C'est au lecteur de se faire ensuite une opinion. Par contre, ce serait en 1830, et au préjudice des Bourbons, que se placerait la vraie trahison de celui que les Chouans avaient déjà surnommé « Renardin ». Il aurait réclamé le commandement contre Alger pour échapper aux responsabilités ministérielles dans le coup d'Etat qu'il sentait venir et il aurait ainsi privé Charles X et la monarchie légitime du chef militaire (car il avait eu soin de ne pas se nommer de successeur au ministère de la Guerre) et des

troupes indispensables pour surmonter l'insurrection. La thèse est curieuse. M. d'Estre, citant des témoignages de contemporains, montre qu'il n'est pas seul de son avis. Le point reste à tirer tout à fait au clair.

P. F.

GEORGES ROCAL. — *1848 en Dordogne* (2 vol. Edit. Occitania).

1848, pour beaucoup de gens, c'est presque uniquement la révolution parisienne, née dans l'enthousiasme, avec ses arbres de la liberté bénits par l'Eglise, bientôt brutale et violente avec les insurrections de juin, embourgeoisée lors de l'élection du 10 décembre et celle de 1849 pour l'Assemblée législative, étranglée enfin au coup d'Etat de décembre 1851. Mais que pensait, au cours de cette période, comment vivait et agissait « la province » ? M. Rocal a voulu le savoir pour le département de la Dordogne. Au prix d'heureuses recherches dans les archives locales il nous en donne une excellente relation. Activité des commissaires du Gouvernement provisoire, adaptation d'un personnel nouveau aux cadres de l'Administration préfectorale et communale, action des clubs à Périgueux et dans les sous-préfectures en vue des élections pour les Assemblées et pour la présidence de la République, influence de l'impopulaire impôt des 45 centimes sur les scrutins de mai 1849 qui consacrèrent dans le département le triomphe des « rouges » et l'échec du maréchal Bugeaud, place tenue par la presse locale dans la vie politique, l'auteur a parfaitement fait comprendre tout cela. Il n'a pas moins heureusement exposé l'agitation permanente entretenue par les difficultés économiques et les menaces de révolution agraire qui expliquent, en 1849, les déclarations des publicistes à la solde du Prince-Président sur les dangers du « règne de la torche », ainsi que le ralliement, en 1850, de tous les possédants autour des formules de l'Elysée. La nomination d'un préfet à poigne, Albert de Calvimont, fait le reste ; il assure en Dordogne, comme ce fut ailleurs, le succès du plébiscite en décembre 1851. M. Rocal, qui a rendu ses deux volumes très maniables par des index des noms de personnes et des communes, a dressé avec grand soin la liste des victimes du coup d'Etat, soit à Paris (4 des députés du département), soit en Dordogne, incarcérés ou jugés par la Commission mixte. Ils sont 112, de tout ordre, dont peu durement frappés ou longtemps emprisonnés. On souhaite que, pour d'autres départements, M. Rocal trouve des imitateurs aussi bien préparés et informés.

P. F.